

# L'ÉGALITÉ

Placer au-dessus de toute préoccupation personnelle  
le souci de la sincérité et de la justice. (Cte d'Haussonville)

## Revue Politique et Littéraire

Paraissant le premier et le troisième jeudis de chaque mois

### ABONNEMENTS :

Canada : { Un an..... \$0.60  
Six mois..... 0.35  
Trois mois..... 0.20  
Pour l'extérieur, 5c en sus par trimestre.

DIRECTEUR : WILFRID GASCON

à qui doivent être adressés lettres, mandats, &c.

Les abonnements en retard paient une taxe additionnelle de 10 cents. La Newspaper Collection Agency est chargée régulièrement par nous de percevoir à notre compte ces abonnements arriérés.

Administration à SAINT-JEROME, -- (Terrebonne) -- Bas-Canada.

## AVIS

Nous prions nos abonnés de ne nous envoyer à l'avenir que des *bons postaux* ou des mandats-poste, partout où cela est possible. Les timbres ne seront reçus que comme appoint. Jusqu'à \$2.50 un mandat-poste coûte 3 cents, et un bon postal de 25 cents ou de 50 cents se vend 1 cent seulement.

### SOMMAIRE

WILFRID GASCON, La lettre de Mgr Baurard.  
HENRI MARET, Le respect de la chose jugée.  
TEMPS NOUVEAUX, La politique en France.  
DESSAULLES, Correspondance échangée avec le cardinal Barnabo au sujet de l'Institut.  
FRANÇOIS, La prohibition.  
CHS. FOLEY, La culbute (nouvelle)  
Les amis de Dreyfus.  
Hors-d'œuvre  
Derniers livres français.  
Soins aux malades.

## La lettre de Mgr Baurard

Brunetière, revenu ou rassasié de beaucoup de choses, a découvert la « banqueroute de la science ». Nous avons, avouée par Mgr Baurard lui-même, l'éminent recteur de l'Université catholique de Lille, la banqueroute de l'enseignement clérical. Le digne prêtre l'annonce carrément dans une lettre remarquable sur l'instruction scientifique dans le clergé qu'il a adressée aux évêques de France.

« L'Église, affirme-t-il, a perdu le sceptre des intelligences. a délaissé les sciences et s'est confinée dans la théorie pure, au lieu de prendre la tête dans le mouvement provoqué par la méthode expérimentale de Bacon. La science émancipée, reine de l'école, est montée au pouvoir; elle régit les sociétés, à l'exclusion de l'Église qu'elle déclare réfractaire à tout progrès et à toute liberté. Ainsi, l'Église et le

clergé d'un côté, l'école et le pouvoir de l'autre, telle est, nettement tranchée, la situation religieuse de nos jours. De là le conflit avec la société moderne. Tandis que nous nous retranchons derrière nos vieux créneaux avec nos armes surannées, la science bâtit ses forts sur toutes les hauteurs de l'esprit humain, forge des engins nouveaux, flatte le peuple et le charme par les merveilleuses inventions qui sont en train de révolutionner le globe ».

Ce courageux langage a fait sensation en France et dans tous les milieux où l'on n'est pas habitué à tant de droiture et d'indépendance de caractère. Les partisans de la routine, des vieux principes démodés se sont émus et attristés. Ils ont crié au dénigrement, mais bien à tort, car Mgr Baurard n'est venu que confirmer par l'autorité que lui donne une carrière longue et brillante dans l'enseignement chrétien les déclarations de tant de prêtres et d'évêques dans le clergé français et de laïques militants.

C'est Mgr d'Hulst, le premier, qui s'écria tristement : « Il y avait autrefois des *mœurs* chrétiennes, il n'y a plus aujourd'hui que des pratiques chrétiennes. La grande inconséquence consistait, il y a cinquante ans, à croire sans pratiquer; elle consiste de nos jours à pratiquer sans devenir meilleurs ».

L'Église sait que pour s'emparer des masses il faut d'abord posséder la jeunesse. Le clergé s'est livré à l'enseignement. Il a fait des sacrifices énormes, et il en fait encore. Quel a été le résultat? Le journal *La Croix* estime que 5 pour 100 seulement des élèves des écoles congréganistes restent fidèles à l'enseignement reçu.

« Où sont-ils nos anciens élèves? se demande l'abbé Guibert dans un de ses ouvrages. Les voit-on chaque dimanche remplir le temple et se grouper autour de l'autel! Sont-ils les plus fidèles gardiens de la morale? Confessons donc que nous, éducateurs, nous avons failli à notre mission. Nous devons élever des hom-

mes et des chrétiens; à peine sortis de chez nous, ils ont rougi du Christ; allez les compter par milliers dans les rangs de nos ennemis ».

Voici maintenant l'abbé Guillaume qui porte contre l'enseignement clérical cette terrible accusation : « La classe dirigeante a été en grande partie élevée dans les établissements religieux et elle compte une majorité écrasante d'impies et d'indifférents. Les écoles congréganistes ont bien pu avoir les enfants mais elles ont laissé échapper entre leurs mains leur esprit et leur cœur. On sait du reste que la plupart des chefs de la libre pensée contemporaine ont été élevés par les jésuites. »

Le clergé, négligent pour l'éducation religieuse des enfants de ses écoles, a délaissé presque complètement les enfants du peuple qui fréquentent les écoles laïques. Le curé, content de se décharger du souci d'instruire la jeunesse sur les bons frères ou les bonnes sœurs, ne visite l'école que rarement, aux petites fêtes, aux distributions de bulletins, et le jour de son anniversaire pour recevoir un compliment ou un cadeau; quant aux écoles laïques, il n'y met jamais ou presque jamais les pieds; les enfants qui les fréquentent ont donc très peu d'enseignement religieux; quand il leur adresse de loin en loin la parole c'est pour tonner contre les écoles sans Dieu et l'enseignement athée en une éloquence échevelée qui finit par dégouter à jamais de la religion et de ses prêtres l'enfant le mieux disposé.

L'abbé Garnier ce craint pas lui non plus de dénoncer l'enseignement clérical actuel : « Une chose, dit-il, qu'il serait grand temps de modifier, c'est notre système d'éducation. Même dans nos écoles libres, les enfants reçoivent une éducation qui est d'une certaine manière *contre nature*. S'il y avait une école libre dans tous les villages, a-t-on dit, la France serait sauvée. C'est faux. La preuve c'est qu'avant la Révolution, il y avait dans tous les villages une école comme celle que l'on désirerait, et la France n'a pas été sauvée. Pourquoi ?

Parce qu'il y a dans notre éducation un vice : dans nos enfants nous ne nous occupons pas assez de former l'honnête ni même le chrétien, nous formons trop superficiellement le *pratique* et le *dévo*t. »

C'est exact. Au lieu de faire des hommes et des chrétiens, des honnêtes gens, vous vous évertuez encore aujourd'hui, malgré vos constatations, de former des fanatiques, des intolérants, des esprits étroits qui foulent aux pieds le droit et la justice, couvrent de boue des hommes d'élites épris de vérité, profèrent des menaces de mort contre une catégorie de citoyens et, dans leur jobarderie insondable, appellent de tous leurs vœux la dictature et la domination par le sabre. N'est-ce pas la *Croix de Paris* qui a dit que les *catholiques* avaient été admirables d'union dans l'affaire Dreyfus et que les députés *patriotes* pouvaient compter sur eux ?

Traversez donc l'océan pour venir chercher de vrais exemples de justice, d'égalité et de liberté, vieux européens qui vous moquent de l'américanisme.

Ah ! l'américanisme ? Vous y viendrez, où vous périrez tous. Tous vos clans révolutionnaires sont là qui vous guettent, attendant le moment favorable pour plonger leurs bras dans vos entrailles fumantes. Et ce clergé qui a négligé tant de choses pour prêcher la haine et l'intolérance, est-il mieux assuré qu'en 1793, de trouver grâce devant le peuple trompé, affamé et de nouveau déchaîné ?

Au lieu donc de dénoncer Mgr Baunard et les autres, ne ferait-on pas mieux de les considérer comme autant de sentinelles vigilantes qui avertissent du danger et indiquent le côté où il apparaît ?

WILFRID GASCON.

## Le respect de la chose jugée

Dans une très intéressante brochure de M. Sorel intitulée : *La Psychologie du juge*, je trouve les passages suivants :

« L'expérience a fait voir que, dans les pays où le prêtre est l'objet d'un grand respect, le clergé est généralement fort corrompu. On a donc tort, je crois, de tant prêcher le respect pour la robe du magistrat, car cette superstition ne peut que ruiner la moralité du juge.

« . . . Le magistrat, comme le mauvais prêtre, se considère comme un être supérieur à la nature ; il a reçu une investiture qui le met à part dans le monde ; il tient dans sa main la destinée des autres hommes, et les décisions de son esprit sont entourées d'un respect qui ne s'attache point aux actes normaux de la vie ; il statue au nom d'un principe supérieur ; il incarne une volonté surhumaine, il rend de vé-

ritables oracles . . . Le droit divin, qui n'appartient plus aux familles royales ne se retrouve que chez les juges : là s'est réfugiée la dernière expression des superstitions populaires sur l'État . . . On n'ose pas trop regarder ce qui se passe dans le mor le judiciaire, de crainte d'ébranler les vestiges d'un culte social qui s'en va. On a dit longtemps : « Il faut une religion pour le peuple » ; aujourd'hui le peuple ne veut plus de religion ; les classes riches sont fort ennuyées de voir ce sentiment se développer parmi les pauvres ; elles veulent au moins que l'on respecte la justice. *Et pourquoi la respecter, si ce respect est une source de corruption ?*

C'est pourquoi, lorsque Joseph Prud'homme, sous les traits de Méline ou d'un autre, monte à la tribune, et y prêche le respect de la chose jugée, aux applaudissements des imbéciles, il mérite tout bonnement qu'on lui rie au nez.

Si vous respectez les jugements humains, respectez donc le jugement qui a condamné Jésus ; respectez donc le jugement qui a condamné Socrate ; respectez donc le jugement qui a condamné Jeanne d'Arc ; respectez donc les milliers de sentences iniques que stigmatisent les historiens, car elles aussi ont eu, en leur temps, la force de la chose jugée.

Le commencement de la sagesse ce n'est pas le respect, c'est le mépris. Et quand on me dit qu'un homme est coupable parce qu'il a été condamné, je réponds : « C'est possible, mais je n'en sais rien du tout ».

Il y a comme cela un certain nombre de phrases toutes faites qui servent à mener les hommes et dont sourient les philosophes. Il va sans dire que ceux qui les proclament ne sont pas assez bêtes pour y croire ; mais ils comptent sur la bêtise des autres, laquelle heureusement diminue de jour en jour.

Il faut en prendre son parti, le respect a fait son temps, et l'on commence à s'apercevoir qu'on ne doit respecter que ce qui est respectable, c'est-à-dire à peu près rien. Le jour où ce sentiment, qui est la vérité, sera celui de tout le monde, je conviens que la plupart des organisations sociales s'écrouleront ; mais je ne suis pas de ceux qui les regretteront, car elles n'ont jamais été et ne seront encore que des organismes d'oppression.

Pour en finir avec elles, et tant qu'elles ne seront pas anéanties, tous les gouvernements se succéderont en se ressemblant ; il faut avant tout les mépriser. Les hommes qui nous représentent nous aident singulièrement dans cette tâche de destructions nécessaires, car ils se plaisent depuis quelque temps à étaler tant de turpitudes, que même Joseph Prudhomme n'ose plus énoncer que du bout des lèvres ses aphorismes respectueux.

C'est le bon côté de toutes les vilénies auxquelles nous assistons. « Bientôt, hélas ! on ne respectera plus rien ! » s'écrie le bourgeois apeuré. Lamentation fortunée. Présage de jours meilleurs pour nos arrière-neveux.

Mais qu'il faut de siècles pour ramener les hommes à la raison et au simple bon sens ! Que d'années depuis l'éclat de rire de Rabelais et nous en sommes encore à nous prosterner devant des hommes comme nous, parce que nous les avons juchés sur des planches ! Une fois sur son estrade, le plus bête devient infail- lible. Sur le même plancher que nous, homme assez ordinaire, nous lui tapons sur le ventre et le traitons de vieille branche. Dès qu'il a gravi deux marches, le voilà sacré, il ne peut plus se tromper, c'est l'idole, c'est Dieu.

Et Méline ancienne :

« Il faut respecter la chose jugée »

Pauvre chéri, va !

HENRY MARET

(Dans le *Radical*).

## La politique en France

A ceux que l'espoir illusionne encore de l'avènement possible d'un gouvernement ami de la justice, de la liberté, soucieux uniquement de donner au monde étonné l'exemple d'une impeccable rectitude politique, à ces inlassables gogos, le ministère actuel donne une excellente leçon.

Sous l'Empire, les républicains nous disaient : « Jetons bas l'Empire et le règne du droit et l'âge d'or de la liberté s'ouvrira avec la République. » Ainsi avaient parlé les impérialistes sous la monarchie. La République vint et l'injustice, l'arbitraire, le despotisme demeurèrent. « Comptez sur nous, dirent alors les radicaux ; quand vous nous aurez aidés à culbuter les opportunistes, votre soif de justice et de liberté pourra s'étancher à loisir. »

Les radicaux vinrent au pouvoir. La même chanson se débite. Bien pis ! Les derniers arrivants renchérisseient d'arbitraire et de despotisme sur leurs « réactionnaires » devanciers. N'est-ce point un ministère radical qui interdit au savant Kropotkine l'accès du territoire français que plusieurs ministères opportunistes n'avaient fait aucune difficulté de lui accorder ? N'est-ce point un ministère radical qui s'opposa à l'abolition de lois ignobles que des opportunistes avaient forgées dans un moment d'af-folement ? Et le ministère radical d'aujourd'hui, que tant de naïfs accueillirent avec un soupir de soulagement, ne fait-il pas montre d'un cynisme que n'osa point afficher le ministère de l'abhorré Méline ?

Mais des socialistes nous disent : « Patiencez, citoyens. Quand nous aurons le pouvoir, nous vous ouvrirons les portes dorées du ciel. » Ou ceux-ci sont d'effrontés charlatans, ou leur conscience et leur incompréhension sont immenses.

Autre chose, en effet, est voir les faits du sein de la foale, autre chose est les voir du haut des tréteaux gouvernementaux. A l'instant même où l'on gravit les gradins, le point de vue se modifie forcément. Et les intérêts

inverses engendrent une conduite opposée. C'est moins trahison que fatalité.

Hier, Cavaignac député réclamait la lumière sur cette fameuse affaire Dreyfus qui devient la pierre angulaire de l'autocratie militaire. Aujourd'hui, Cavaignac ministre appuie plus fortement que jamais sur le boisseau sous lequel on l'écouffe.

C'est qu'à son arrivée au pouvoir, la même alternative qui embarrassait si fort ses devanciers s'est présentée à lui. Donner satisfaction à l'opinion qui réclame la révision de ce monstrueux procès, c'est provoquer la démission de l'état-major qui ne consentira jamais à laisser produire au grand jour ses honteux tripotages. La perspective de cette démission collective les affole, car leur esprit borné ne leur permet pas de concevoir une armée sans cette bureaucratie passémentée. « C'est la désorganisation de l'armée française ! » pensent-ils. Et la perspective d'un pareil cataclysme les épouvante ! Périssent plutôt le droit, la justice et toutes les libertés ! Leur amour de la vérité ne va pas jusqu'à risquer un pareil bouleversement. Le courage leur manque, ils reculent devant une telle responsabilité. Un gouvernement socialiste ferait-il mieux ? Je n'ose pas le croire. Il faut, pour braver l'affolement possible d'un pays, une fermeté de caractère que je n'aperçois chez aucun des membres socialistes de « l'unanimité » de Cavaignac. Placés dans l'engrenage, ils y seraient tout aussi bien broyés que ce dernier. C'est la logique fatale des événements.

(Les Temps Nouveaux.)

## Les amis de Dreyfus

Les partisans de Dreyfus ne semblent pas découragés. Tous sont d'accord pour dire que les énergiques déclarations de M. Cavaignac n'ont pas mis fin à la question, qu'elles l'ont, au contraire, ouverte.

M. Jaurès nie l'authenticité des documents apportés à la tribune par le ministre de la Guerre, au moins celle de la lettre où le nom du condamné se trouve en toutes lettres. Il insinue que l'Elysée fascine M. Cavaignac. Il ajoute :

« Vous avez déchainé de nouveau la passion du pays égaré. Peu importe ! La vérité est patiente et ses amis ne fléchiront pas. Plus que jamais, nous sommes prêts à la bataille : déjà, malgré tout, vous êtes obligé de sacrifier un peu Esterhazy.

En le traduisant devant un conseil d'enquête, vous avouez qu'il est l'auteur des lettres abominables du uhlan qu'il avait niées et que les experts officiels avaient déclarées fausses. Les voilà authentiques maintenant. Patience, il faudra bientôt avouer officiellement que le bordereau est de lui, que la trahison est de lui. Et après Ester-

hazy, c'est l'Etat-major qui sera jeté au gouffre. »

M. Yves Guyot tient le même langage :

« Les partisans de la révision du procès Dreyfus doivent de nouveaux remerciements à M. Castelin. Déjà, il avait provoqué en 1896 la révélation de la pièce secrète que M. Cavaignac est venu nous donner encore aujourd'hui : il avait provoqué la publication du fac-similé du bordereau par le *Matin* qui a permis d'en découvrir le véritable auteur.

« Hier encore, il a provoqué de la part de M. Cavaignac la production officielle de pièces secrètes sur lesquelles a été condamné Dreyfus, et par conséquent la démonstration que la révision s'impose. »

M. Clémenceau soutient la même thèse :

« La crainte de l'étranger, la raison d'Etat ! M. Cavaignac en a fait bonne justice de ces deux arguments qui n'étaient dans la bouche des gouvernements précédents que des couvertures de mensonges. Il ne reste donc plus qu'à appliquer la loi. Esterhazy, pour commencer, va faire connaissance avec elle. Ce n'est pas trop tôt. Il n'est pas au bout de sa peine, le uhlan. Dreyfus suivra. S'il est prouvé qu'il a trahi, que le châtiment s'abatte sur lui. Mais il faut d'abord le convaincre et lui soumettre ainsi qu'à son défenseur toutes les pièces de l'accusation afin de recueillir ses réponses. »

Ce langage prouve que la campagne en faveur de Dreyfus n'est pas terminée, elle commence.

## La Prohibition

### Que faut-il en penser ?

Nous avons lu avec plaisir et profit ce que M. le docteur Wilfrid Grignon écrit sur ce sujet dans le *Nord* du 5 août dernier. Aussi, allons-nous en reproduire une partie.

A dire le vrai, si l'alcool n'existait pas, l'humanité serait exempte d'une foule de maux dont elle gémit depuis que la science a découvert le secret de tirer des fruits et des grains de la terre ce terrible produit. On pourrait en dire autant d'une foule de choses, mais, comme beaucoup de choses, d'ailleurs, l'alcool n'est nuisible qu'en tant qu'on en fait un usage immodéré. Ce n'est pas l'alcool qui est la cause du mal ; c'est son emploi irraisonné, et, nous le répétons, la même chose pourrait se dire d'autres produits, comme le tabac, par exemple, dont l'utilité est absolument nulle comparée à celle de l'alcool.

Cela étant posé et admis, une conclusion s'impose : celle de chercher à diminuer ou prévenir autant que possible les maux causés par l'usage immodéré des boissons eni-

vrautes en réglementant, en restreignant même la fabrication et la vente de l'alcool, et non pas de le supprimer. Ajoutez à cela l'influence des associations de tempérance, la prédication des ministres de la religion et l'enseignement public donné à la jeunesse des écoles, et vous aurez fait ce qui est humainement possible pour conjurer le mal. Quant à croire que vous supprimerez le vice en supprimant l'alcool lui-même, ne l'espérez pas ; car alors aux désordres de l'ivrognerie imparfaitement empêchés s'en joindront d'autres d'un caractère aussi évident d'immoralité causés par le désir inassouvi de satisfaire la passion en méprisant les lois ou en s'adonnant à d'autres vices non moins dégradants que l'ivrognerie.

Pénétré de ces idées, nous irons, le 29 septembre prochain, voter contre la *prohibition* que nous tenons pour une utopie dangereuse. Et ainsi fera-t-on dans toute la province de Québec, s'il faut en croire les rapports que nous transmettent les journaux canadiens-français.

Les Anglais du Haut-Canada et même de toute la Confédération, pourront se voiler la face et s'écrier : *Shocking, indeed*, personne ne les prendra au sérieux, car tout le monde sait que si ces bonnes gens n'avaient pas eux-mêmes inondé le pays de leurs whiskeys (irish whiskey, scotch whiskey, english whiskey) de leurs gins, de leurs brandys, nous en boirions sans doute un peu moins, et eux ne seraient pas à la peine de nous demander notre concours pour débarrasser le Canada de ces poisons qui ont pris dans nos armoires la place des rums et des vins généreux de la France.

L'idée de la prohibition a pu partir d'un bon naturel, mais c'est une idée de puritain qui ne s'acclimatera pas dans la province de Québec, et il nous paraît que les prohibitionnistes courent à un échec certain. D'ailleurs, le *Scott act* n'a-t-il jamais pu s'implanter d'une façon durable dans aucune des provinces anglaises de l'Amérique du Nord ? Ontario lui-même, après l'avoir acclamé, l'a rejeté. Dame, aussi, c'est que le Haut-Canada est le pays bien connu du gros lard et du whiskey blanc. La ville puritaine de Toronto qui, jusqu'à l'année dernière, ne pouvait se résoudre à laisser circuler les petits chars le dimanche, contient peut-être plus de distilleries et de brasseries que de boulangeries !

Quoiqu'il en soit, notre opinion à l'*Avenir du Nord* est toute faite : A bas la prohibition ! parce que c'est une mesure trop radicale, extrême, inutile et nuisible, dangereuse même. Elle n'atteindrait pas le but qu'on se propose ; engendrerait d'autres désordres dont le moindre serait le mépris de la loi.

FRANÇOEUR.

(Dans l'*Avenir du Nord*, 12 août.)

## Doux comme velours

Il est bon à prendre comme le miel, le BAUME RHUMAL et il guérit la toux, le rhume, la coqueluche.

## Foule imbécile

M. E. Judet, rédacteur en chef du *Petit Journal*, qui avait diffamé le père de M. Emile Zola, vient d'être, sur la plainte de celui-ci, condamné à 2,000 francs d'amende. De plus, ses deux assistants devront payer chacun 500 francs. Tous trois devront aussi payer à M. E. Zola 5,000 francs de dommages intérêts.

A leur sortie de la cour, les rédacteurs du *Petit Journal* ont été... sifflés? non acclamés. Et un homme ayant crié: " Vive Zola!" a failli être assommé!

## Dernière Correspondance

ENTRE LE

### Cardinal Barnabo et M. Dessaullès

Ils sont clairsemés aujourd'hui ceux qui pourraient nous raconter l'histoire exacte de cette grande querelle entre les libéraux de Montréal et Mgr. Bourget qui s'est terminée par la condamnation de l'Institut Canadien. De fait, la nouvelle génération n'en connaît que le misérable dénouement, qui lui apparaît comme un coup d'éclat mais non comme un coup d'arbitraire, ce qu'il a été réellement. C'est pour tirer de l'oubli l'histoire de cette époque troublée que nous publions aujourd'hui la correspondance échangée entre l'honorable M. Dessaullès, membre de l'Institut et le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande alors. Cette correspondance sera mise en brochure.

Dans le mois d'octobre 1870, l'hon. M. Dessaullès recevait de MM. les Administrateurs du diocèse de Québec une lettre dans laquelle on lui faisait part de certaines communications que Son Éminence le Cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, leur avait donné instruction de lui transmettre. Diverses circonstances, et surtout la multiplicité de ses occupations, avaient empêché M. Dessaullès de répondre à ces communications qui lui avaient été faites de la part du cardinal; et il s'était contenté d'en accuser réception à messieurs les Administrateurs, leur demandant néanmoins une traduction de la lettre du cardinal, ce qui lui fut refusé.

M. Dessaullès ayant répondu le 10 mars au cardinal Barnabo, offrit à l'Institut-Canadien de lui faire part de la lettre du cardinal et de sa réponse à cette lettre. Cette communication fut fixée pour la séance du 13 avril.

Quand les affaires de routine eurent été expédiées, M. le président informa l'assemblée que M. Dessaullès était prêt à lui faire la communication des documents promis, et M. Dessaullès la fit précéder des remarques suivantes qui furent souvent interrompues par de vifs applaudissements.

DISCOURS DE M. DESSAULLES.

Avant de vous donner communication, Messieurs, de la lettre du cardinal Barnabo et de ma réponse, je crois qu'il n'est pas inutile de vous rappeler succinctement les différentes phases de notre lutte avec l'autorité diocésaine, lutte qui n'a jamais eu d'autre objet de notre part que de défendre le champ de l'étude, le domaine de la pensée, contre des empiètements que l'on n'ose plus se permettre dans les pays qui sont à la tête de la civilisation, mais que l'on cherche encore à faire accepter dans ce pays comme chose légitime et salutaire.

Vous savez tous que la difficulté remonte à 1858. Une scission eut alors lieu dans l'Institut. Cette scission fut provoquée par quelques personnes dont je n'entends pas contester la rectitude d'intention, mais qui ne voyaient pas la main qui se cachait habilement pour faire mouvoir certains ressorts.

La question portait alors, comme elle porte encore aujourd'hui, sur les livres de la bibliothèque. L'autorité ecclésiastique locale voulait une bibliothèque expurgée suivant ses goûts, c'est-à-dire composée de manière à imprégner exclusivement l'esprit des jeunes gens des principes ultramontains les plus excessifs, principes qui, dans le passé comme aujourd'hui, signifient domination absolue de l'Église sur l'État; domination du prêtre, de droit divin, dans toute espèce d'étude, et même surveillance habituelle des détails les plus indifférents de la vie de famille, (pourvu qu'on le laisse faire bien entendu.) Cela s'est fait à Rome de tout temps et l'on voudrait naturellement introduire ici ce commode système qui met si facilement *en coupe réglée* en quelque sorte, toute les fortunes privées d'un pays. On a si bien modifié l'esprit humain dans l'ancien état romain que certains hommes trouveraient très commode d'en faire autant ici.

Une bibliothèque expurgée comme le voudrait l'autorité ecclésiastique locale ne mériterait plus d'être appelée un répertoire général des connaissances humaines, car les retranchements que l'on en ferait seraient tels que les livres les plus essentiels à l'étude du droit public, du droit civil, de la philosophie, de l'histoire ecclésiastique ou profane, de la littérature de l'économie politique et des sciences positives comme la médecine, la géologie, la chimie organique, seraient impitoyablement bannis.

Nous aurions la belle science des collèges, dans lesquels nous voyons tous les jours des hommes d'une instruction considérable rester toujours étrangers aux besoins de leur époque, toujours hostiles au libre développement de

l'esprit humain, toujours empêtrés dans l'idée absolutiste, et n'ayant aucunes notions exactes et pratiques sur la vie sociale et les institutions politiques des pays où ils vivent.

Je connais des professeurs de collège qui sont de véritables puits de savoir et qui ont fait des lectures immenses, mais aussi qui n'ayant envisagé les questions sociales et l'histoire en général que du point de vue borné du champ d'étude qui leur était permis, n'ont jamais pu généraliser les questions, comprendre les grands faits de l'histoire, se rendre compte de l'effet de telle institution plutôt que de telle autre sur les mœurs politique d'un peuple, ni apprécier sainement les événements les plus ordinaires. Leur éducation, faussée par le besoin de plier tous les faits de l'histoire aux besoins d'un système, par la nécessité, dans un certain ordre d'idées, de toujours faire envisager les plus grandes fautes du clergé sous un jour favorable, les rend, de tous les hommes, les moins capables de saisir le côté pratique des choses. Ils veulent plier la nature humaine elle-même aux besoins d'un système qui met tout, dans le monde, les gouvernements et les peuples, les institutions et les lois, la société comme les individus, dans la main du pape, et conséquemment du prêtre, et ils expriment naïvement leurs idées et leurs désirs comme si leur acceptation pratique, dans les sociétés politiques était chose possible.

Le clergé n'aime que cette espèce d'éducation qui fait les automates, qui empêche les hommes de faire des études *sérieuses*; car je ne puis appeler *sérieuse* que l'étude d'un sujet sous tous les points de vue dont il est susceptible, une étude qui soit *bona fide* l'examen *du pour et du contre*. Toute étude faite d'un seul point de vue, soit clérical, soit libéral, est incomplète, et en est tout simplement *faussée*. Voilà pourquoi le savoir de collège, toujours le fruit du point de vue *exclusif*, est quelquefois exposé à de si graves mécomptes quand il se trouve en conflit avec le savoir plus complet des hommes qui ne sont pas fatalement mûrés dans l'*Index*.

Or, où le savoir s'acquiert-il! Dans les livres. Où trouve-t-on les livres? Dans les bibliothèques. Si une bibliothèque est composée, disons au seul point de vue de l'ultramontanisme, tout ce qui sort de ce cercle d'idées est condamné; donc l'étudiant qui prendra son savoir dans une pareille bibliothèque restera toujours, quoiqu'il fasse, un esprit incomplet, souvent forcé de préjugés qu'une étude plus généralisée aurait empêchés de se former chez lui.

L'ultramontanisme sait parfaitement ce qu'il fait en voulant former les bibliothèques de son seul point de vue; il sait que c'est un moyen infallible de monter les esprits comme il l'entend, et d'exercer indéfiniment ce despotisme moral, social et politique qui fait tout le fond du système, et qu'il a érigé en dogme partout où il l'a pu.

(A suivre)

## Hors d'œuvre

Dunord tente d'insinuer que W. G. aurait pris quelque part les renseignements qu'il a donnés dans *l'Avenir du Nord* sur la traite des noirs au Maroc. Cette lumineuse idée lui est venue en songeant que l'écrivain de *l'Avenir* n'était probablement jamais allé au Maroc lui-même.

On n'est pas plus inepte !

Quand le même personnage écrit, quelques lignes plus haut, en parlant du territoire de la baie James que « des lacs et des rivières innombrables sont parsemés dans toute la région : que le sol est d'une fertilité extraordinaire ; que les minerais sont en abondance et les ressources forestières incalculables, » a-t-il constaté tout cela sur place ? y est-il allé voir, enfin ? De même quand il affirme que les Canadiens du Manitoba sont mécontents du règlement scolaire, y est-il allé voir encore ? A-t-il fait exprès le voyage de Winnipeg pour s'en convaincre ? Justement, s'il l'avait fait, il danserait sur un autre pied.

Un peu plus de sens commun, s. v. p. !

La *Presse* de samedi dernier mettait sur le compte de la « brutalité allemande » les nombreux suicides dans l'armée de Guillaume provoqués par l'excessive sévérité des officiers. Notre confrère ferait mieux d'attribuer le mal au militarisme même qui fait autant de ravages en France qu'en Allemagne ou qu'en Italie.

En voici quelques exemples fournis par les *Temps Nouveaux*, de Paris.

« Voici l'ordre du jour sanglant de la semaine :

« Le caporal Antoine, du 61<sup>e</sup> de ligne, à Marseille, âgé de 22 ans, s'est suicidé dans la salle de police du fort Saint-Nicolas en se tirant un coup de son fusil qu'il avait réussi à cacher sous le lit de camp.

« Un soldat nommé Sanchez, du 1<sup>er</sup> régiment de zouaves, en garnison à Alger, caserne d'Orléans, s'est suicidé dans sa chambre en se tirant un coup de fusil dans la tête.

« Le nommé L. . . ., sous-chef artificier au 3<sup>e</sup> bataillon d'artillerie de forteresse, s'est suicidé dans une chambre d'hôtel à Varzy (Marne).

« Un soldat, nommé E. . . ., du 70<sup>e</sup> de ligne, à Cahors, s'est suicidé à la caserne, d'un coup de fusil dans la tête. La mort a été instantanée.

« Henri Jamin, retour de Biribi, où il était depuis le mois de février 1895, raconte les supplices qui, malgré les dénégations des ministres successifs de la guerre, continuent d'agrémenter le séjour des compagnies de discipline. Poucettes, crapaudine, coups de matraque, marches forcées les mains liées à la queue d'un cheval, etc., tous les procédés tant de fois décrits.

« Jamin a eu la chance de survivre aux

tortures qu'il a subies, mais il cite les noms de plusieurs de ses camarades qui en sont morts, et aussi les noms de leurs bourreaux.

×

« Voyons maintenant la justice militaire, celle qui « ne ressemble pas à la nôtre, » comme a dit dédaigneusement le général de Pellieux lors du procès Zola, devant le juge civil qui n'a pas sourcillé, le lâche :

« Un cavalier au 7<sup>e</sup> dragons, le plus ancien de la chambrée, a l'esprit très militaire. En raison de son ancienneté, il a sur ses camarades l'autorité que lui confère la théorie.

« Un *bleu* nommé Picard était malade dans son lit. L'ancien trouva très spirituel de le faire lever de force et, après lui avoir appliqué force coups de botte dans le derrière, il l'obligea à danser et à chanter en chemise au milieu de la chambre. Le malheureux est mort, et le rapport du médecin-major reconnaît que « les violences exercées sur ce jeune soldat ont été les causes déterminantes de sa maladie et de sa mort. » Le bourreau, traduit en conseil de guerre, a été acquitté . . . naturellement.»

×

« Le premier conseil de guerre de Paris a condamné à mort le cavalier Janin, du 27<sup>e</sup> dragons, accusé de *voies de fait* envers un supérieur. Janin, étant ivre, faisait quelque bruit dans une de ces maisons à gros numéro où se déverse à jet continu le trop-plein de l'honneur de l'armée. Une patrouille vint à passer, et une bagarre s'ensuivit. Janin dégaina et résista à son supérieur.

« Il paraît qu'il n'y aurait plus ni armée ni patrie si ce malheureux ne payait de sa vie un acte commis dans un état qui en détruit la responsabilité.»

×

Un incident grotesque, aux allures cléricales, pour finir :

« Le colonel d'un régiment de Montélimar a fait solennellement brûler dans la cour de la caserne tous les livres de Zola que contenait la bibliothèque régimentaire.»

Des *auto da fe* sous la Troisième !!

Le Vatican a recours à Mgr Ireland, évêque américaniste et laïcisateur, de préférence à l'archevêque ultramontain de New-York, Mgr Corrigan, pour obtenir du gouvernement de M. McKinley des conditions favorables pour les ordres religieux établis dans les colonies que l'Espagne abandonne aux Etats-Unis.

Cette attitude des autorités romaines ne plaira certainement pas à M. Tardivel qui doit au contraire enrager, ou du moins se trouver fort scandalisé, de voir Rome afficher ainsi aux yeux du monde la bonne opinion dans laquelle est tenu, au Vatican, le chef éminent et incontesté des américanistes.

On le sait, la *Vérité* a juré une guerre sans trêve à ce schisme nouveau de l'américanisme, et, par ricochet, à celui dont elle a dit qu'il était « l'incarnation de l'esprit américain, » Mgr Ireland, et elle compte bien que la « Vie du P. Hecker », déferé à la Congrégation de l'Index, par les ultramontains, y sera condamné sans pitié.

Par exemple, si cela arrivait après avoir impudemment fait son profit de l'influence de l'archevêque américaniste de Saint-Paul pour garantir l'existence des ordres religieux espagnols dans les nouvelles possessions américaines, la *diplomatie* du Vatican pourra s'attendre à ce qu'on lui décerne un fameux brevet d'opportunisme ; et la vieille maxime « la fin justifie les moyens » recevrait par ce fait une nouvelle et solennelle consécration.

Mais cela est guère probable, et voilà pourquoi nous goguenardons l'ami de Léo et de Diana, qui baisse si vertigineusement dans l'opinion du monde religieux. Quand on veut toujours souffler le chaud et le froid, voilà !

En réponse à quelques remarques assaisonnées du *Pionnier*, qui reprochait à la *Vérité* ses vues outrées et ses exagérations, celle-ci dit :

« Au lieu de répéter sans cesse que la *Vérité* se livre à des violences de langage, pourquoi n'en pas exhiber plutôt quelques échantillons ?

« Au lieu de l'accuser de verser dans les opinions extrêmes, les vues outrées et les exagérations, que ne vient-on, tout bonnement, avec quelques citations authentiques et honnêtes renfermant des opinions indiscutablement extrêmes, des vues visiblement outrées et des exagérations palpables ? »

Le cher homme est imprudent, ou inconscient. Voici une légère exagération que nous relevons dans le même numéro de la *Vérité*, à propos de la guerre :

« Si les Espagnols avaient tenu bon quelques jours encore, (tout le monde est d'opinion, n'est-ce pas, qu'il n'en serait pas resté un seul ? M. Tardivel, lui, pense le contraire), ils auraient pu, dit-il, *anéantir l'armée américaine (!)*. Et ils auraient tenu bon sans l'imprévoyance criminelle des autorités espagnoles qui avaient négligé d'approvisionner convenablement Santiago. *Il devient de plus en plus manifeste que la malheureuse Espagne a — selon l'opinion générale, — succombé grâce à son infériorité numérique et à la médiocrité de son armement ; M. Tardivel, lui, assure qu'elle a été trahie et vendue par son misérable gouvernement maçonnique (la reine comprise !)*

Quelques jours auparavant, l'oracle avait aussi insinué que les protestants n'étaient si forts en faveur de la prohibition que parce qu'ils espéraient parce moyen rendre la célébration de la messe impossible. On n'est pas plus clairvoyant !

×

Mot de la fin.

Toujours de la *Vérité* :

« On nous a enlevé des abonnés ; on nous en enlèvera encore ; mais nous connaissons aujourd'hui l'impuissance des hommes (Mgrs Bégin et Bruchési, sans compter les autres), et nous sommes tranquille. Quand le bon Dieu le voudra, la *Vérité* disparaîtra, mais pas une minute auparavant. »

C'est comme pour l'ÉGALITE, d'ailleurs, puisque rien n'arrive sans la permission de Dieu.

... Au fait, c'est peut-être un peu différent pour les mauvais journaux. Quand même le Père Éternel ne le voudrait pas, si Mgr Bruchési se met en tête de dire : « Ta, ta, ta ! Il faut que l'ÉGALITE disparaisse », le ciel et la terre passeront, mais ces paroles ne passeront point !

Est-il amusant, ce bon M. Tardivel.

## LA CULBUTE

En t'écrivant, ma bonne chérie, ma plume saute de joie. Je me marie enfin ! Je me marie avec Paul mon brun petit Paul, que j'aime depuis deux ans, que j'aime depuis que je le connais ! Tu sais que ce mariage, décidé en principe, tardait pour cette mauvaise raison qu'une gamine de dix-huit ans et un étudiant de vingt-deux ans ne peuvent, aux yeux du monde constituer un ménage sérieux. Sérieux ? peut-être pas, mais qu'importe si, follement gai, le ménage est bon tout de même ? Nous avions beau prier, supplier, nos parents faisaient la sourde oreille, ne voulaient rien fixer avant deux ans. Paul en pleurait d'impatience. Moi je pleurais. Cela ne servait à rien. On n'avait certes pas la cruauté de nous éloigner l'un de l'autre, mais on ne nous permettait de nous voir, de causer, de nous promener, à pied ou en voiture, qu'en compagnie de mon Anglaise, la grosse miss Simpson. Et, elle entre nous deux, c'était bien la pire des séparations !

Nous gémissions encore en notre détresse d'amour, si Paul, cet automne, à la campagne, n'avait eu l'adresse de persuader à miss Simpson que la bicyclette serait excellente pour sa santé et qu'elle enrayerait ainsi, de façon douce et agréable, son naissant embonpoint.

Moi, après trois leçons d'un professeur venu du Palais-Sport, je pédalais autour de notre petite pelouse les deux mains dans mes poches ; mais, à étayer miss Simpson sur sa machine, notre pauvre diable de professeur suait et s'époumonait vainement. Nos cris d'admiration, joints aux affirmations de cet homme désireux de se débarrasser au plus tôt d'une élève pesante et sans avenir, domèrent enfin à miss Simpson l'audace de se risquer entre Paul et moi, sur la route en pleine campagne.

\* \* \*

Cet après-midi-là, hors du village, nous aidâmes bien gentiment miss Simpson à

trouver son équilibre sur sa selle ; notre poussée la mit en train ; puis, sautant à notre tour sur nos bicyclettes, nous lui fîmes escorte pendant deux ou trois kilomètres à une allure très modérée, une allure de tortue. D'un coup d'œil furtif, mon fiancé m'avait avertie qu'il ruminait un projet d'escapade et, à la dérobée, j'avais approuvé d'un rire. Aussi une fois très loin, au pied d'un petit coteau boisé qu'escaladait la route, Paul s'inclina vers moi et me souffla :

— Miss Simpson ne montera jamais ça. Elle va mettre pied à terre, c'est le moment de pédaler.

Je ne demandais pas mieux. Dès que notre pauvre Anglaise s'arrêta, nous partîmes comme deux flèches. Sourds à ses glossements de poule désespérée, pouffant de rire, nous gravâmes la côte le plus crânement du monde ; puis, par un coude brusque, à droite, derrière un bouquet d'arbres, nous enfilâmes une autre route plus étroite, et — ni vus ni connus, miss Simpson, je t'embrouille ! — nous étions libres !

Après tant de jours de surveillance taquine, de courtes promenades à petits pas lents, de confidences réprimées, ce nous fut une délivrance. Le bois s'ouvrait en avenue sans fin ; puis nous nous élançâmes éperdument. Du vert fuyait autour de nous, du bleu sur nos têtes ; allègres, légers, grisés de vitesse vertigineuse, nous nous sentions des ailes aux talons, nous respirions la brise à pleins poumons, nous buvions de l'azur !

Penché vers moi, me frôlant presque, Paul me disait des petites choses douces et folles. Son souffle, en agitant mes cheveux, me chatouillait l'oreille, me secouait de frissons. Je sentais son baiser, le premier, qui encore, cherchait à se poser. Et comme, bercée de cette musique très douce, pénétrée de cette caresse fugitive, je fermais mollement les yeux dans un recueillement d'émotion délicieuse... patatras ! dans un enchevêtrement de roues, de pédales et de guidons, dans un bruit de ferrailles, un grincement de ressorts, une dernière sonnerie de grelots en détresse, nous roulâmes sur l'herbe dans une culbute si soudaine et si violente que nous en perdîmes tous deux connaissance sur le coup.

\* \* \*

Il paraît que mon évanouissement dura longtemps. Je ne revins à moi dans un soupir profond, qu'à la sensation de l'eau froide dont on me baignait les tempes et qu'à l'appel d'une voix encourageante :

— Allons ! ma petite dame, allons ! remettons-nous, ça ne sera rien !

Je rouvris les yeux et vis, au crépuscule tombant déjà, dans une grande chambre de campagne, une vieille paysanne qui achevait de plier et de poser soigneusement, sur une chaise paillée, mes vêtements de bicycliste. Je m'aperçus aussi que j'étais déshabillée et mise au lit — dans un bon vieux grand lit de campagne, à rideaux de serge blanche, aux draps de grosse toile bise qui fleurait bon l'iris et la lavande. J'en

parus sans doute fort effarée, car la bonne vieille eut me devoir quelque explication :

— Je travaillions dans le bois avec notre homme, quand on vous a vue venir comme ça à fond de train. Et juste, v'avez fait la culbute devant nous ! On a couru. Vous étiez si tant raide qu'on vous aurait eue morte. Je vous ons portée jusqu'à notre cabane, et mon homme — v'là déjà un bout de temps — a couru chez le médecin d'abord, pis chez vous, à l'adresse qu'était marquée sur la petite plaque de votre machine. Ils tarderont pas à revenir maintenant. Mais comme vous v'là sauvée, je vas m'occuper de l'autre.

— Oh ! oui, m'écarterai-je vivement, occupez-vous de Paul... Il n'a pas de mal au moins ?

— Non, non, ma petite dame, vous tournez pas les sangs. Mon homme y a ôté ses vêtements pour y tâter les membres : il n'a rien de cassé, votre ptiot mari, et tenez, v'là qu'il remue !

Quelque chose venait de remuer en effet, mais dans le lit, près de moi... et, stupéfaite, je vis surgir de la grosse couverture la tête brune de Paul. Les bonnes gens, nous ramassant ensemble, nous avaient pris tout naturellement pour la femme et le mari ; ils nous avaient déshabillés et couchés côte à côte, dans ce même lit.

Paul et moi, ne sachant que dire, nous nous regardâmes stupides, sans gestes, sans idées, et le fard éclatant que nous piquâmes ensemble nous remit tout de suite le sang en circulation.

Je pensais à sauter en chemise sur le plancher, quand, essouffée, décoiffée, couverte de poussière, miss Simpson entra. On devine ses yeux blancs, ses bras au ciel, ses shoking indignés. Elle glosait encore que le médecin parut, puis le mari de la vieille, puis maman, puis papa, puis tout ce que le break pouvait contenir de gens de la maison ! Devant le lit, devant nous, ce fut une stupeur. Et tout ce monde-là avait une mine si grotesque, roulait des yeux écarquillés si drôles, qu'en dépit de notre situation critique, Paul et moi, nous n'y tîmes plus. Dans notre belle ingénuité de grands enfants, secoués d'une grosse gaieté gamine, nous partîmes du plus bel éclat de rire qu'on puisse imaginer.

\* \* \*

Après cela, nos fiançailles ne traînèrent pas. On mit six couturières à ma robe de noces, on racheta les bans et demain on nous marie à la mairie, à l'église, tout d'un bloc !

Loin de nous plaindre, nous nous réjouissons secrètement, Paul et moi, et déjà nous avons fait le joli projet, le jour même de nos noces et tout de suite après la grande cérémonie, de rendre à la hâte nos costumes de cyclistes et de filer vivement, à toutes pédales, vers le joli coteau, de nous élançant dans les bois éperdument comme si nous avions des ailes aux talons, et grisées, respirant l'azur à pleins poumons, de ne nous arrêter qu'à la petite maison des deux bonnes vieilles gens. Ils auront les pre-

miers notre visite de noces. Nous acceptons leur dîner de campagne et, si le soir nous surprend encore à table, nous dormons chez eux, dans leur bon vieux grand lit à rideaux de serge blanche, aux draps de grosse toile bise qui fleurit bon — ah ! si bon ! — l'iris et la lavande.

CHARLES FOLEY.

## Abonnements en retard

Il est exigé par l'administration une taxe de 10 cents additionnels sur tout abonnement payé après échéance, à la demande expresse de la Newspaper Collection Agency, de New-York. Nous croyons que nos lecteurs trouveront juste qu'après leur avoir expédié le journal durant un an à nos risques et périls nous soyons exempté de payer encore les frais de perception.

## Soins aux malades

### Aliments solides

#### Toast au lait

Coupez une tranche mince de pain, faites-la rôtir d'un jaune brun. Mettez-la sur une assiette chaude. Coupez-la en quatre morceaux et versez par dessus un demiard de lait bouillant épaissi d'avance avec une demi-cuillerée de farine délayée dans un peu de lait froid et qu'on a fait bouillir avec le lait. Salez au goût.

#### Crème fouettée

Il faut laisser la crème fouettée sur la glace pour la refroidir parfaitement, et elle doit avoir au moins vingt-quatre heures. Mettez-la dans un bol froid et battez-la avec une petite machine à battre les œufs jusqu'à ce qu'elle soit solide. On peut y ajouter du sucre ou une des essences « Royal Flavoring Extracts » avant de la battre. Si la crème est assez vieille et assez froide elle formera une masse solide en dix minutes. N'écumez pas et battez sans enlever l'instrument. On peut la manger seule ou avec du pain ou des toasts, et elle forme un excellent condiment pour chacun des plats suivants.

## Service de commission

L'administration de l'ÉGALITÉ se met à la disposition de ses abonnés pour leur expédier, aux prix marqués, tous les articles et les livres annoncés dans ce journal ; elle se charge également de transmettre sans frais les abonnements à tous journaux et revues, édités soit en Amérique, soit en Europe.

## Derniers livres Français

- Chez Brentano, 31 Union Sq. New-York.
- Adam, Paul. Le Triomphe des Médiocres. \$0.85.
- Album de la Marina de Guerra Espanola. A. de Caula. \$3.25.
- Allier, Raoul. Voltaire et Calas. Une erreur judiciaire au XVIIIe Siècle. .20.
- Bentzon, Th. Choses et gens d'Amérique. .85.
- Cahu, Théodore. Le Déserteur. .85.
- Castanier, Prosper. La Vierge de Babylone Roman antique. .85.
- Claretie, Jules. Le Prince Zilah. Illustré par Calbet, etc. (Collection du "Nymphée.") .85.
- Deschanel, Emile. Les Déformations de la Langue Française. .85.
- Gastine, Louis. Filles d'Orient. Contes et Récits Orientaux. Illustrations de Ed. Zier et R. Lelong. Préface d'Armand Silvestre. 1.25.
- La Vaudère, Jean de. Le Sang. Roman. .85.
- Lazare, Bernard. Comment on condamne un innocent. L'Acte d'accusation contre le Capitaine Dreyfus. Net, .15.

## Livres, Journaux, Revues

Il sera rendu compte dans ce journal de tout ouvrage dont on nous enverra un exemplaire.

### LE PASSE-TEMPS

SOMMAIRE du No. 88 : Texte.—Poésie : Soir d'été par Edmond Haraucourt.—Chronique de quinzaine par Silvio.—Silhouettes musicales (avec portrait) : M. Napoléon Hébert, par Gustave Comto.—Choses à dire : Les joies matrimoniales, par E. Grenet-Dancourt.—Théâtres, concerts, etc. — Mondanités. — Graphologie.—Récitation. — Le piano. — Pour rire. — Pour trouver l'âge d'une femme.—Qu'est ce que la mort ? — Feuilletons : Le Roman d'une honnête fille (suite), par Mario Donal ; Seule (suite), par A. d'Ennery. Musique.—Chant : Vous qui voulez des servantes (Les cloches de Corneville), par Robert Planquette ; La romance du baiser (La Mascotte), par Edmond Audran.—Piano : Bizarria de Artista, (polka), par Capitan ; Sur la plage (marche), par Polzer.

Abonnement, avec primes, \$1.50 par année ; six mois, 75c ; un numéro, 5c ; Adressez le Passe-Temps, Montréal.

#### RECHERCHES HISTORIQUES

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AOUT : Saint Prime du Lac Saint-Jean, Pierre-George Roy ; La suppression des Relations des Jésuites. Camille de Rochemonteix ; Marié cinq fois, l'abbé J.-B.-A. Allaire ; Foi et hommage, R. ; Jean Martel, Auguste Bécharde ; Le cœur du comte de Frontenac, J.-E. P. ; Le duc de Kent et le curé Renauld, P.-G.-R. ; Mgr Machéo de Piesneaux, P.-G.-R. ; "Estat présent de l'Eglise dans la Nouvelle-France", P.-G.-R. ; Sir Char-

les Bagot, A.-Gérin Lajoie ; Le Club des Barons, Ignatus ; Nos archives paroissiales, L'abbé Vincent Plinguet ; Le drapeau étoilé des Etats-Unis, Trib. ; La mère des églises du continent américain, l'abbé F.-L.-L. Adam ; Questions ; Publications du mois ; Bibliothèque Canadienne, etc., etc.

On peut se procurer gratuitement une livraison spécimen des *Recherches Historiques* en s'adressant au directeur de la Revue, Pierre-Georges Roy, 9, rue Wolfe, Lévis.

#### LA REVUE CANADIENNE

SOMMAIRE.—La musique a des charmes, gravure, d'après George A. Storey ; L'artiste et le tableau, par Alphonse Leclaire ; Lettres de voyage par J. Philippe Garneau ; Le Typhus de 1847, par J. P. Garneau ; Naples, Pompéi et le Vésuve, par Lawrence Drummond ; Une villégiature Impériale en pays de Caux (suite). Charles Guérin, (suite), par Pierre J.-O. Chauveau. Charles, avec celle qu'on lui donnait déjà pour fiancée, glissait rapidement sur la neige, emporté par un cheval vigoureux, gravure initiale. La violence de la secousse lança le jeune homme d'un côté et la jeune fille de l'autre, gravure. Chronique du mois par Ed. Fabre-Surveyer. En silence (suite), nouvelle, intercalée dans les annonces. La Cie de Publication de la Revue Canadienne, 290, rue St-Paul, Montréal.

### Sage précaution

Tout le monde devrait toujours avoir du BAUME RHUMAL sous la main.

\$2. 50c



POUR DAMES  
ET MESSIEURS

L'anneau-  
Deluge de  
Kelly. . . .

S'adapte aux robinets du bain ou à tout autre par un long tube en caoutchouc blanc à l'épreuve de l'eau chaude, qui est fourni avec l'anneau. Est inappréciable dans le traitement de la dyspepsie et de toutes les affections nerveuses. L'Anneau-déluge est aussi un préservatif contre les maladies et donne au corps santé et vigueur. Fabriqué par Thos. Kelly, 210 Madison street, Chicago, E.-U.

L'administration de l'ÉGALITÉ se charge de transmettre sans frais les commandes accompagnées de leur montant.

### JOSEPH E. PARENT

NOTAIRE, COMMISSAIRE DE LA COUR SUPERIEURE

Agent d'Assurances

Prêts d'argent, Maisons et terres à vendre et à louer. Administration de propriétés,

Règlement de successions, etc.

PRES DU MARCHE.... ST-JEROME

# Imprimerie Commerciale

Nous exécutons rapidement et avec  
+ le plus grand soin toutes sortes de  
travaux.

 LIVRES, BROCHURES,

FACTUMS, JOURNAUX,

BLANCS DE TOUTES ESPÈCES,

Etc., Etc., Etc.

Notre matériel est entièrement neuf  
Nos prix sont des plus modérés.  
Nous faisons appel à tous ceux qui veu-  
lent de belles et bonnes impressions au  
meilleur marché possible.

J. E. PREVOST FILS,

Rue St-Georges,  
ST-JÉROME

## Etes-vous assurés ?

Sinon

Faites-vous assurer par M. JOS. CORBEIL

**FEU :**

ROYAL,  
QUEEN,  
WESTERN,  
ALLIANCE,  
IMPERIAL,  
NORTHERN,  
CALEDONIAN,  
MANCHESTER,  
PHENIX OF LONDON,  
COMMERCIAL --- UNION,  
INS. CC. OF NORTH AMERICA,  
LONDON --- AND --- LANCASHIRE,  
LIVERPOOL and LONDON and GLOBE.

**VIE :** The Great West Life Assurance Com-  
pany.

**PRETS ET EMPRUNTS :** The Cana-  
dian Mutual Loan & Investment Company.

**F. X. AUBIN,** CONFISEUR  
RUE ST-GEORGES

....SAINT-JEROME, P. Q. ....

## FERMES A VENDRE

Trois fermes à Saint-Canut contenant 300 acres de  
terre dont 200 en culture et le reste en bois et où se  
trouvent 1000 érables.  
Une excellente habitation en pierre avec dépen-  
dances presque neuves.  
Pour autres renseignements, s'adresser à  
M. JAMES MURPHY,  
Saint-Canut.

13-5-98-3ms.

# Le Courrier des Etats-Unis

## SEUL JOURNAL D'AMERIQUE

Publiant des dépêches spéciales de son correspondant  
de Paris, les dépêches de France et autres pays d'Europe  
de tous les grands journaux de New-York ainsi que les dé-  
pêches de la presse associée de toutes les parties du monde.

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LES ETATS-UNIS ET LE CANADA

Payable invariablement d'avance

	Un An	Six mois	3 mois
Edition Quotidienne (Courrier du Dimanche compris)	\$12 60	\$6 30	\$3 40
Courrier du Dimanche (paraissant le dimanche matin)	2 50	1 50	
Edition Hebdomadaire (paraissant le mardi matin)	5 20	2 60	1 50

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Nous engageons nos correspondants à faire leurs remises par Chèques,  
Traités, Mandats-Poste (Money-orders), ou Express-Money-Orders à l'ordre de

**H. P. Sampers & Co.,**

195 et 197, Fulton Street, NEW-YORK

## Remède Infaillible CONTRE L'IVROGNERIE

Traitement à la maison Dyke cure  
connu sous le nom de ..

Les recherches modernes de la science médicale  
ont obtenu des résultats prodigieux, mais, là où la  
médecine a pour ainsi dire opéré des miracles, c'est  
dans sa lutte contre l'ivrognerie. Il y a quelques  
années surgit une méthode scientifique fortement  
recommandée par les hautes autorités de la Grande-  
Bretagne et de l'Irlande et appelé DYKE CURE. Ce  
remède a obtenu déjà des résultats merveilleux.

En trois ou cinq jours, il enlève tout désir des  
boissons enivrantes et dans trois ou quatre semaines  
il remet le patient dans son état normal. Ce remède  
est pris prudemment sans que personne s'en aperçoive,  
sans perdre une seule journée d'ouvrage, sans négliger  
ses affaires et sans danger pour le patient.

Ce remède consiste dans un liquide végétal pris  
comme tonique.

Les heureux résultats du Dyke Cure ont déjà été  
certifiés par des hommes de grande réputation dans  
toutes les provinces du Dominion.

M. W. H. SCOTT, de Saint-Jérôme  
est l'agent spécial pour ce remède merveilleux.

déjà reçu plusieurs certificats importants.

On peut référer au Rev. M. Lafortune, curé de St-  
Jérôme, ou à MM. les abbés Magnan et Landry, vi-  
vaires de Saint-Jérôme. Nous ajoutons ici le certifi-  
cat du Dr Daniel Longpré :

Je soussigné, médecin pratiquant à Saint-Jérôme,  
certifie par les présentes que le remède contre l'alcoo-  
lisme nommé « Dyke Cure » est un bon médicament  
qui a obtenu, à ma connaissance de très bons résul-  
tats. Je connais personnellement quatre ou cinq  
individus qui, ayant fait usage de cette médication  
ici, ont été guéris de leur habitude de boire. Deux  
de ces derniers surtout qui étaient de mauvais sujets,  
ayant suivi le traitement dans le cours de l'automne  
dernier, ont très bien persévéré jusqu'à ce jour.

Donné à Saint-Jérôme, ce vingt-troisième jour de  
mai mil huit cent quatre-vingt-dix-huit.

Dr Chs. D. LONGPRÉ

Il est à remarquer que le prix est moins élevé que  
celui de tous les autres remèdes du même genre.

**Prix de ce Remède infaillible - \$25.00.**

S'adresser à W. H. SCOTT, Saint-Jérôme, P. Q.

## POUDRE DEPURATIVE

.....Préparée par W. FORTIER, Médecin Vétérinaire.....

CETTE POUDRE est spécialement préparée pour les  
vaches laitières et doit leur être administrée avant ou après  
qu'elles ont vêlé.

CETTE POUDRE purifiera le sang, fortifiera le système  
générateur, chassera la fièvre et augmentera la quantité du lait.

En vente à la Pharmacie FOURNIER et chez MM. E.  
GIBAULT et B. BEAULIEU.

Pour plus amples renseignements, voir l'annonce à ces diffé-  
rents endroits.

Poudre Chimique  
& Reparatrice

Préparée par  
.....W. FORTIER,.....  
Médecin Vétérinaire

Les propriétés de cette poudre  
sont Purgatives, Toniques et Ver-  
mifuges.